

De la blessure narcissique de l'enfance à la révolte d'adulte dans *Fritna* de Gisèle Halimi

Fatouma Quintin^{1*}

¹Université d'Avignon et des pays du Vaucluse,
fattou.quintin@gmail.com, France

Date de réception	date d'acceptation	date de publication
06-09-2022	14-11-2022	26-04-2023

RESUME

Fritna est le récit que Gisèle Halimi consacre à sa relation manquée avec sa mère. Les modalités du désamour et son corollaire, la course à l'amour : les questionnements qu'il suscite, les affrontements et les colères qu'il génère, les tentatives de séductions manquées et les gestes qui l'accompagnent soulèvent une réflexion sur l'inscription du duo dans des trajectoires, aux antipodes l'une de l'autre. Il s'agit aussi de s'interroger, d'une part sur les mobiles de la récurrence et de la permanence de la rengaine : « Ma mère ne m'aimait pas. Ne m'avait jamais aimée » et de l'autre sur la manière de lire les blancs du silence ou comment la parole tue trouve son déploiement cathartique dans les plis de l'écriture.

MOTS CLES : Désamour, rejet, blessure narcissique, révolte, colère, affrontement, catharsis.

From the narcissistic injury of childhood to adult revolt in *fritna* by Gisèle Halimi

ABSTRACT

Fritna is the story that Gisèle Halimi devotes to her failed relationship with her mother. The modalities of un-loving and its inference, the race for love: the questions it arouses, the clashes and anger it generates and the failed attempts at seduction; raise a reflection on the inscription of the duo in trajectories, at the antipodes of each other. It is also a question of wondering why, on the one hand, the motives of the recurrence and the permanence of the grind : "My mother did not love me. Had never loved me" and on the other on how to read the blanks of silence Or how the concealed word finds its cathartic deployment in the folds of writing gique initiatrice.

KEYWORDS : Un-loving, rejection narcissistic, rebellion, anger, confrontation, catharsis.

La mauvaise mère, la mère maladroite ou injuste,
est pour l'enfant la plus tragique initiatrice.

André Maurois

La confrontation avec sa propre histoire non
seulement permet d'ouvrir les yeux sur l'enfant
tel qu'il continue d'exister en chacun de nous,
mais réduit aussi le blocage de la pensée et de la
sensibilité en général.

Alice Miller

*Le Livre de ma mère, La Promesse de l'aube, Lettre à ma mère, Mon Père ou encore, Nulle part dans la maison de mon père, La Maison du Néguev, Tu ne mourras plus demain, Journal de deuil et Fritna*¹, sont autant d'ouvrages qui mettent en récit les liens familiaux et plus particulièrement la relation parent-enfant. Ainsi, le simple passage en revue de ces quelques titres laisse entendre que la littérature contemporaine regorge de ces récits qui mettent à nu le lien parental, filial, fraternel, sororal ou encore celui de grands-parents/petits-enfants.

¹ COHEN, Albert. *Le livre de ma mère*, Paris: Gallimard, 1954.
GARY, Romain. *La Promesse de l'aube*. Paris: Gallimard, 1960.
SIMENON, Georges. *Lettre à ma mère*, : Paris: Presses de la cité, 1974.
ABECASSIS, Eliette. *Mon père*, Paris: Albin Michel, 2002.
DJEBAR, Assia. *Nulle part dans la maison de mon père*, Paris: Albin Michel, 1995.
EL KENZ, Suzanne. *La Maison du Néguev*, La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube, 2011.
BENMALEK, Anouar. *Tu ne mourras plus demain*, Paris: Fayard, 2011.
BARTHES, Roland. *Journal de deuil*, Paris: Seuil/Imec, 2009.
HALIMI, Gisèle. *Fritna*, Paris: Pocket, 2010.

Il y a des mères qui ne vivent que pour leur fils, tout en négligeant copieusement leurs filles, les humiliant et les brimant même. Il y a des pères absents qui hantent l'enfance de leurs enfants qui même à l'âge adulte continuent leur quête alors que d'autres, en dépit du «regard matois des voisins », dicit Assia Djebar, émancipent et libèrent leurs filles. Il y a aussi des enfants qui n'arrivent pas à couper le cordon alors que d'autres vivent la relation difficile dans le secret du silence, voire de l'indifférence.

C'est généralement à la mort du parent que les plumes s'affûtent et que les récits se déroulent. Sans tabous ou avec de grandes difficultés sont dévoilés aussi bien les amours excessifs, les admirations démesurées, les connivences sublimées que les rejets pathétiques, les haines irréversibles et les malentendus incompréhensibles.

Les mobiles de ce besoin de littérature sont multiples. Ainsi, pour la plupart des écrivains, dérouler le fil de sa vie et faire revivre les moments clés de son enfance est une démarche salvatrice, cathartique même. En effet, explorer son être, sonder son intériorité, comprendre sa trajectoire d'homme ou de femme est une condition incontournable pour se libérer et envisager son avenir sereinement. C'est aussi une volonté de dépasser son chagrin et pérenniser le souvenir de son parent disparu, une manière de grandir, c'est du moins le résultat escompté.

Notre article s'intéresse au récit intitulé *Fritna* de Gisèle/Zeiza Halimi. C'est l'histoire d'un désamour entre mère/ fille. La violence du rejet de la fille de la part de la maman « Fritna/Fortunée » fait d'une part, voler en éclat le mythe de l'amour maternel naturel et inconditionnel et de l'autre, jette la fille dans une quête effrénée, auréolée de rébellions pour élucider le mystère d'un tel acte. L'énoncé : « Ma mère ne m'aimait pas. Ne m'avait jamais aimée » suscite l'émotion. Cette litanie scande le récit comme elle accompagne l'auteure sa vie durant. Elle est récurrente et revient de façon raisonnée ou fortuite. C'est une blessure qui suppure, une cruauté contre laquelle l'auteure, une avocate, s'est forgée une personnalité en contrepoint contre les injustices, d'où qu'elles viennent.

Nous tentons dans ce travail, d'explorer le passage de la blessure narcissique de l'enfant à la révolte de l'adulte, dans ses différentes expressions. Dans un premier temps, notre intérêt se portera sur les modalités du rejet, la manière insidieuse et perverse de la culpabilisation et de la marginalisation de l'enfant. Et, dans un second temps, nous nous concentrerons sur les enjeux du récit et la façon dont l'auteure mène sa quête, sa défense et parfois ses attaques. Nous verrons comment cette quête de vérité ne prend pas fin avec la fin de *Fritna*: l'auteure des vexations (une litote), mais trouve son apaisement dans l'écriture.

Fritna ou l'énigmatique Tanagra

Pourquoi, dans sa tentative de dénouer le nœud gordien, l'auteure consacre le chapitre cinq à sa mère, qu'elle intitule «Fortunée, dite Fritna », alors que le récit: de l'incipit à l'épilogue retrace sa vie? Ainsi, l'ouvrage l'appréhende dans son entièreté, aussi bien sur le plan physique que moral, avec son identité, ses pensées, ses obsessions, ses jugements à l'emporte pièce, ses injustices, ses jérémiades et tout ce qui la caractérise. C'est parce que probablement malgré les ans et l'effort déployé, l'énigme «Fritna/ Fortunée » reste totale pour la fille. En effet, c'est une personnalité complexe, d'un abord difficile qui ne se laisse pas appréhender facilement.

Par ailleurs, dans sa tentative de compréhension, l'écrivaine rassemble tous les pans de cette identité obscure dans le titre du chapitre: «Fortunée » pour l'état civil et les relations sociales alors que «Fritna rend compte de sa présence dans la cellule familiale et intime. Ainsi, l'effort de concentration, pourrait, par le jeu des associations et des recoupements, offrir plus de visibilité et de compréhension, dissiper les zones d'ombre et rétablir le lien filial. Cependant, l'auteur confesse son aphasie. Les mots lui font défaut et son récit peine à prendre forme: «Par où, par quoi commencer pour dire, décrire cette femme. » (2010:48), nous dit-elle. Par ce simple aveu, le lecteur comprend que le mystère s'épaissit puisque de Fortunée/ Fritna, il lit sous la plume de l'auteure «cette femme ». La disjonction

entre la mère et la fille est évidente. La maman devient une femme anonyme. La fille prend ses distances et en parle comme elle parlerait de n'importe quelle autre femme. Elle en fait un cas d'étude dont le comportement intrigue. Cette distanciation lui permet-elle de mieux la cerner et l'appréhender de façon «neutre», sans animosité, sans se laisser submerger par son mal être qui risque d'une part de fausser ses jugements et de l'autre, trop l'accabler, ce qui l'éloignerait à jamais de la vérité recherchée? La narratrice emploie le pronom personnel «elle» pour la désigner et alterne entre Fritna, Fortunée et ma mère et d'une phrase, évoque leur lien familial délité et leurs attitudes antagonistes. Ainsi plante-t-elle le décor:

[...] Elle qui m'avait mis au monde et qui dès ma naissance, me laissa, dans l'indifférence, me déchirer entre un amour que j'avais d'elle et ce questionnement permanent, destructeur: pourquoi ne m'aimait-elle pas? (2010 : 48)

Le désamour de la mère revient comme un leitmotiv: «On l'a compris, ma mère ne m'aimait pas. Ne m'avait jamais aimée, me disais-je certains jours. » (2010:15). Au plus profond des abîmes, l'auteur quête les moments de complicité qu'elle aurait pu partager avec sa mère. Mais, ce qui lui revient en mémoire, n'est que le reflet de sa grande beauté et non son affection, ni son amour:

[...] Sa présence ne signifiait ni caresses, ni tendresse mais une extraordinaire et lumineuse beauté. Des traits si fins,[...] «c'est une véritable Tanagra », des traits si réguliers, une bouche parfaite, un nez petit et droit, des yeux noirs où

tout l'orient avait mis son pouvoir ensorceleur.
(2010 : 48)

L'enfant sublime la mère et a pour elle une admiration sans borne: « Elle me semblait être la reine de l'univers. Petite fille, je l'imaginai avec une couronne dorée et la dessinais ainsi, dans mes gribouillages enfantins. » (2010 : 48) Par ailleurs, étant petite, elle jouait à la maman revêche, et reproduisait son modèle vivant, répétant ses interdits et ses recommandations suivis de menaces:

Ne pas sortir seul dans la ruelle. Ne pas pisser dans ses culottes. Ne pas vomir sa bouillie. Ne pas...J'étais en ce moment la mère, et donc, comme la mienne, je n'avais pas d'histoires fantastiques ou poétiques à raconter. Je jouais _comme je voyais faire Fritna_ à la mère, qui multipliait les interdits, expliquait la punition en cas de transgression, mais n ne savait donner ni rêve, ni plaisir. Donc, je l'imitais en égrenant les recommandations, attention, fessée (p. 38)

La fierté de l'enfant à l'égard de la mère s'accompagne d'attentes déçues. Et, même quand elle quémante des attentions, recherche le contact physique, le geste d'amour qui apaise, elle se heurte à une fin de non recevoir. Fritna refuse tout contact. Ne se laissant pas « séduire » par l'enfant, elle instaure une distance et met une barrière infranchissable entre elles-deux:

Je guettais le sourire _rare_ et toujours adressé aux autres (...) elle ma mère dont, je frôlais les mains, le visage pour qu'elle me touche, m'embrasse enfin, elle, ma mère, ne m'aimait pas. Elle refusait toute étreinte, tout baiser, tout contact (...) prendre dans ses bras l'enfant, l'étouffer de baisers, le chatouiller, le pétrir, le mordre, rire à perdre le souffle dans une galipette

avec lui, elle n'en voulait pas. Avec ses filles du moins. (2010:16)

Ce qui demeure mystérieux et inexplicable, c'est que Fritna est capable de douceur et même d'amour. Par exemple, malgré sa précarité, elle soutient matériellement sa mère et leurs retrouvailles sont toujours une joie accompagnée de mots doux et de gestes tendres. Sur le ton du regret mêlé d'envie et d'admiration, l'auteure se fait cette réflexion: « Fritna aime sa mère et sa mère l'aime! », comme plus tard, elle dira à sa mère qui roucoule face à son fils : « Henri t'aime et tu l'aimes et c'est très bien comme ça! » (2010: 140). Ainsi, sans complexe ni état d'âme, devant ses filles, haut et fort, Fritna caresse ses fils et les abreuve de mots d'amour. Son sens de la justice est à géométrie variable, selon qu'on soit son fils ou sa fille. Ses deux poids, deux mesures, son favoritisme envers les mâles de la famille incommode ses deux filles : alors que Gaby en pâtit bien plus mais s'en accommode, Gisèle subit la violence du rejet de plein fouet. Tout l'insupporte copieusement, la révolte profondément et la marque *ad vitam æternam*. Elle parle de: « [...] ce déficit d'amour maternel qui nous (sa sœur et elle) mutilait » (2010 : 19), Fritna a toujours une réponse pour justifie l'injustifiable qu'elle érige en postulat et tente de l'inculquer, une fois pour toute, à ses filles:

Fortunée, en revanche, aimait ses fils. Ses douceurs, ses roucoulements «mon fils, mon fils, *ould azizi*...mes chéris», ses embrassades, ses angoisses...et ses portions privilégiées dans les assiettes, elle les réservait à ses deux garçons l'aîné et le plus jeune. Ses tentatives de

justification tenaient en quelques mots: « C'est
l'Aîné ou c'est le plus jeune...» (2010 : 17)

Malheureusement, elle ne sait pas prodiguer à ses filles les mêmes égards. Les considère-t-elle comme des objets dont elle a la charge de « décorer » et « soigner », uniquement quand elles tombent malades ? Son indifférence et sa dureté les frappent systématiquement et inlassablement. Le plus grave étant celui de n'avoir aucune ambition d'avenir pour elles. C'est en « petites bonnes», taillables et corvéables qu'elle les prépare aux futurs époux, chose que Gisèle récuse par ses révoltes et provocations réitérées, elle qui était destinée à épouser un marchand d'huile:

Nous ne devons solliciter aucune attention particulière. Ni marque d'affection, ni souci de formation autre que celle d'apprendre à faire la vaisselle, la lessive, les lits...pour nos futurs époux. En attendant, il nous était ordonné de servir les hommes de la maison. [...] Dans la société tunisienne des années 40, ma mère nous avait tracé nos destins : un mari riche (...) le plus tôt possible, dès la puberté, comme des objets rangés jusqu'à ce qu'ils deviennent utiles, ma sœur et moi. (2010 :17)

Pourtant, Fritna parle de son malheur conjugal, sa mésalliance avec Édouard, son mauvais mariage arrangé dont elle voulait défaire les liens mais freinée par le qu'en dira-t-on, la pression sociale, les responsabilités et surtout, la colère familiale qui n'engage pas la femme à prendre une telle initiative. Celle-ci ne peut-être qu'acculée au divorce ou répudiée :

Elle disait et répétait qu'elle n'avait pas de chance en épousant Édouard. Qu'au demeurant, elle s'était mésalliée, elle la descendante de la diaspora espagnole, mariée à un bédouin, berbère: ses ancêtres vivaient sous la tente. (2010 : 49) [...] je suis allée voir un avocat pour divorcer [...] il m'a dissuadée. Mes parents criaient au péché, au scandale. (2010 : 52)

Cette velléité d'émancipation est vite réprimée, faute de soutien familial et d'autonomie financière, sans parler des barbelés qui cadenaient l'esprit. L'a-t-elle vraiment envisagée ou l'évoque-t-elle uniquement pour se faire plaindre ? En effet, le qualificatif *meghbouna* (malheureuse) revient souvent dans le texte. Sinon comment alors peut-elle préparer ses filles à cette vie et leur signifier avec véhémence que leur destinée suit une chaîne de transmission, instituée depuis la nuit des temps : elle a vécu ainsi, sa mère avant elle et ses filles après elle. Serait-elle une « femme-harkie »² qui trahit son genre? S'institue-t-elle en bras armé du patriarcat ? Ou tout simplement, son traditionalisme et son éducation méditerranéenne la conditionne à brimer ses filles, parce que femmes ! En effet, l'auteure tempête : Nous « avons eu le malheur de naître filles ! » (2010 : 17)

Dans *La cause des femmes*, publié en 1992 chez Folio, l'auteure fait le récit de la dissimulation de sa naissance pendant trois semaines, le temps nécessaire aux parents pour se remettre de la malchance qui vient de les frapper. La venue du bébé-fille

² L'expression « femme-harkie » est une expression forgée par Gisèle Halimi pour désigner la femme qui se ligue contre la femme, par solidarité avec le patriarcat.

n'est donc ni souhaitée, ni attendue : elle est subie! C'est une calamité, une source de malheur et de déshonneur futurs qui guettent la famille. En effet, dans le clan Halimi, l'innocente enfant est perçue comme une catastrophe qui immanquablement compliquera l'existence familiale. Même Édouard (le père), qui adore ses filles souffre de cette parentalité peu reluisante à ses yeux. Il la perçoit comme « un coup du sort » :

(...) seuls les garçons perpétuent le nom,
l'honneur, rehaussent le paysage familial,
gagnent leur vie alors que les filles, destinées au
mariage sont source de soucis, exigent vigilance,
surveillance et discipline pour qu'elles restent
pures (2010 :19)

Ainsi, dès sa venue au monde, la petite fille est stigmatisée. Naître « fille » est son premier tort. Son arrivée au monde se fait donc, sous de mauvais auspices et de là découlent et s'égrainent comme un chapelet, tous les griefs, toutes les calomnies, toutes les accusations et leur lot de vexations. Ce drame traumatisant est relaté dans le roman *La nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun. Il reflète les pressions sociales qui pèsent sur tous les pères qui n'ont pas de descendance mâle et, par ricochet, éclabousse la femme, car incapable d'engendrer les garçons. La quatrième de couverture rapporte les propos du personnage principal : « Rappelez-vous ! J'ai été une enfant à l'identité trouble et vacillante. J'ai été une fille masquée par la volonté

d'un père qui se sentait diminué, humilié parce qu'il n'avait pas eu de fils. »³

La famille Halimi, la mère en tête, n'échappe pas à la règle en vigueur en ce temps et en ce lieu. Elle fait peser sur l'enfant croyances et superstitions ravageuses. Pour l'auteure, le désamour est suivi de faits culpabilisants, tous aussi grotesques les uns que les autres. Il y a une escalade dans l'accusation et la marginalisation. Ainsi, le récit familial présente un bébé difficile, braillarde et insupportable, et pis encore : « elle a failli « faire mourir » son père ! » déclare sa mère à la cantonade. Le drap étant l'arme du crime :

Gisèle nous avait fait une nuit d'enfer. Nous l'avons prise dans notre lit. Elle s'est enroulée dans le drap. Édouard avait le ventre nu. Il n'a pas voulu bouger pour ne pas réveiller la petite. Il a attrapé ainsi l'appendicite. [...] Il a failli « nous » mourir. (2010 : 46)

L'incident s'ébruite et l'enfant est exposé à la vindicte des commères : certes, il s'agit là de l'inculture de Fritna mais la culpabilisation, l'anathème et leurs conséquences sont jetés sur le bébé dès ses premiers jours au monde. Tout le quartier est ameuté et chacun y va de son commentaire hostile à l'enfant et plaintif vis-à-vis de la mère :

Dans l'ensemble, ils me condamnèrent sans rémission. Des formules sacramentelles judéo-arabes s'échangèrent même pour exorciser ce destin de meurtre du père que porte ma naissance: « Si elle doit tuer son père, qu'elle soit maudite et disparaisse ! [...] Qu'elle meure si elle

³ BEN JELLOUN, Tahar. *La Nuit sacrée*, Paris: Seuil, 1987.

doit en naissant, « manger » la tête de son père,
(2010 : 46)

A quatre ans, la culpabilisation se poursuit mais change d'arme. Au « drap de la mort », se substitue le « fauteuil de la mort » et bien entendu, Gisèle demeure la coupable désignée. Cette fois-ci, c'est le petit frère André qui en fait les frais. En l'absence des parents, l'enfant de deux ans monte sur le fauteuil de Gisèle, attrape une cafetière sur le feu et se brûle à mort : « C'était à cause du fauteuil ». Le fauteuil, mon fauteuil [...] coupable de la mort atroce de mon petit frère, tel était le verdict prononcé par ma mère à mon endroit » (2010 : 44). Bien des années après, sur son lit de mort, Fritna présente une nouvelle version du drame : André est mort noyé : « Le seau que j'allais remplir à la mer et qu'André suivait jusqu'à la vague qui allait l'engloutir ». (2010 :44) De cette mort, il ne fallait surtout pas en parler, ni se souvenir. La culpabilité des parents absents lors du drame doit s'oublier, quitte à s'arranger avec les faits. Mais rien ne change pour Gisèle. Elle n'est pas réhabilitée pour autant : « Je suis coupable. Réalité du fauteuil ou délire du sceau de plage, Fritna a fabriqué ainsi sa mémoire pour mieux verrouiller l'autre, celle où elle se reprochait d'être sortie le soir du drame. » (2010 : 44)

Un pipi au lit à onze ans, suscite insulte et « jérémiades répressives de ma mère [...] Qu'est-ce qu'elle avait fait à Dieu pour avoir une « handicapée », une « infirme ». Ma mère me rejetait, me culpabilisait, redoublait mon désespoir »

(2010 :100). Et pour éradiquer le problème, l'humiliation s'accompagne de menace de mutilation. En effet, une bédouine, improvisée sorcière pour la circonstance, est conviée au domicile des parents pour faire peur à l'enfant pisseuse :

Un matin, notre bédouine me sort du lit sans ménagement et s'empare de mon drap trempé. Sur le pas de la porte, elle ameute les voisins. « Elle pisse au lit, elle a 11ans, *ahchouma* quelle honte ! [...] Je reste sans mots, au comble de l'humiliation [...] Elle s'est armée de tisons ardents qu'elle tient solidement au bout d'une pince à feu [...] Tu vois ça, c'est la braise [...] Tu sais ce que je vais faire ? [...] Je vais te brûler entre les jambes là, par où tu pisses, si tu pisses encore ». (2010 : 99)

La violence de la scène, le traumatisme et le désespoir ont failli tourner au drame. L'humiliation magistrale, les intolérables sévisses sont le calvaire qui lui rappellent le destin de Poil de carotte, héros de Jules Renard et fait naître en elle l'envie de mourir. Tel est le danger de l'ignorance. En effet, mandater une étrangère pour la terroriser est pour l'enfant, le comble de l'humiliation et la preuve irréfutable du désamour maternel. L'enfant se retrouve seule, dans son malheur alors que la mère, soutenue moralement, délègue toute autorité à une étrangère qui va la débarrasser du « calvaire » dont sa fille l'affuble. Autant en finir, pense l'enfant :

Je crois que de cette époque date ma première envie violente de mourir. Et une tentative minable de suicide. [...] j'avais décidé, tout compte fait, que vivre dans ces conditions faisaient trop mal. [...] je ne rencontrais parmi les proches [...] qu'ironie, pitié ou, au mieux, indifférence. Ça passera...mais cette pauvre

Fortunée, tout de même... C'est pas drôle, une
grande fille qui pisse au lit tous les soirs ! »
(2010 : 100)

Le désert affectif, l'humiliation constante génèrent un climat de tension entre mère et fille. Tout est sujet de culpabilisation : la féminité de Gisèle, le supposé crime de Gisèle, le drap, le fauteuil/seau de Gisèle, le pipi au lit de Gisèle et même le corps de Gisèle : son encombrement avec sa taille trop grande et ses jambes trop longues sont un problème pour la famille qui cherche à truander dans le train en la faisant passer pour un enfant de six ans alors qu'elle en a neuf. Apostrophée par le contrôleur, l'enfant est aux abois et cherche le soutien de sa mère qui lui oppose un non regard, tout en désignant la partie coupable de son corps, en tentant de la masquer :

Lève-tôt, me dit-il, mets-toi debout... ». Terrorisée, je ne bougeais pas, tenant fortement mes jambes croisées. [...] sans me regarder surtout alors qu'en la fixant jusqu'aux larmes, je l'appelai au secours [...]. Elle (ma mère) me maintint fort sur la banquette en tirant sur mes genoux l'ourlet de ma jupe, comme pour dissimuler la moitié de la longueur de mes jambes [...] La cause était entendue, je portais seule la responsabilité de toute cette histoire. Incident clos [...] (2010 : 14-15)

Fritna a ses têtes. Ses décisions sont brutales : « Quand ma mère décidait « je ne t'adresserai plus la parole » ou « je t'interdis de m'adresser la parole, chacun savait qu'il entrerait dans une ère relationnelle sombre, comme dans un tunnel sans fin » (2010 :51). Les « coupables » sont désignés de façon manichéenne, durable et irrévocable. Ainsi :

Fritna a fait d'Édouard le coupable en chef, le responsable hors catégorie de son état de victime. Moi enfin, parce qu'elle ne m'aimait pas qu'elle me fabriqua aussi ce même statut, qu'elle m'enferma dans une culpabilité de fond depuis l'enfance ? ou est-ce seulement que je devais, dans son univers, avoir l'uniforme des coupables qui l'entouraient ? (2010 : 58)

En effet, même à l'âge adulte Fritna continue ses attaques perfides et insidieuses contre sa fille. Elle accepte difficilement d'entourer ses petits-enfants cependant, elle s'attire les bonnes gloires, invente des fables et consolide des mythes. Ainsi, à la moindre embrouille avec sa fille, pour lui signifier son ingratitude, elle crie haut et fort : « tes fils, je les ai élevés... » (2010 :81). Et, comme pour mieux disqualifier la maman et dresser ses fils contre elle, elle ajoute les raisons peu avouables de son abandon : « Votre mère préfère défendre les arabes plutôt que s'occuper de vous » (2010 :79) ou encore : « Elle les a abandonnés pour défendre les Arabes en Tunisie et en Algérie » (2010 :78). Alors qu'en réalité, les petits enfants passent les vacances chez les grands-parents : « [...] Les vacances de Noël, pâques et les trois mois d'été, c'est mémé qui s'occupait de nous », attestent les enfants. Cependant, « leur imaginaire d'enfant avait gardé intacte la légende fabriquée par leur grand-mère. » (2010 :79) Zeiza recadre ses fils, à coup de dialogue et de complicité, chose dont Gaby a été incapable de construire avec sa fille Nadia, liguée avec sa mémé contre elle.

Cette logorrhée fait partie des idées fixes de Fritna, de ses mensonges qu'elle érige en vérités. La réalité est tout autre.

Gisèle tient à la cohésion familiale. Cherche-t-elle à vivre l'amour de sa mère par ses fils interposés ? Toujours est-il qu'elle s'escrime à maintenir le lien, voire l'imposer avec la complicité d'Édouard, le père enchanteur :

Malgré les difficultés, les refus, les brouilles avec elle, je voulais maintenir ce rapport essentiel. Si mes enfants ont connu cet épanouissement unique des relations grands-parents/ petits-enfants, c'est parce que je l'avais décidé, aidée en cela par Édouard [...] Je la laissais égrener ses doléances : « C'est beaucoup de travail, de surveillance. Édouard, qu'est-ce qu'il fait ? Il joue avec eux, leur raconte des histoires folles, et les promène. Moi, je dois m'occuper de tout » (2010 : 81)

Quel est le mobile réel de Fritna, dans cette accusation ? Pourquoi s'approprie-t-elle les mérites, au détriment de sa fille ? Alors « qu'elle n'était jamais demanderesse aux retrouvailles avec ses petits-enfants, Elle en a été heureuse quand elles advenaient mais savait prendre suffisamment de recul pour ne pas réclamer leur venue. » (2010 :81), nous dit le texte. En actionnant sa fibre de mamie aimante et responsable, ayant le sens du devoir, de la famille et du sacrifice, cherche-t-elle à flatter son ego, à redorer son blason ? Ou encore, serait-ce par souci de victimisation qu'elle se présentait en grand-mère taillable et corvéable, au-dessus de tout soupçon d'abandon, de désamour avec leur mère, mais soupçonnée et calomniée injustement ? Ou, plus diabolique encore, se sert-elle de ses petits-enfants pour atteindre encore et toujours sa fille ? La diaboliser, la discréditer aux yeux de ses enfants, est-il

l'expression de son pouvoir sur elle ? Pour l'auteure, Fritna est fidèle à elle-même : ses calomnies, ses rancunes et ses petitesesses sont une vengeance contre celle qui ne se plie pas à ses exigences !

Je me suis souvent demandé pourquoi Fortunée me gommait ainsi de l'enfance de mes fils. Volonté d'une mamie de dominer, de créer avec ses petits-enfants un lien privilégié tel qu'il fasse disparaître ou, à tout le moins, ravale au dernier rang celui d'avec la mère ? Elle pouvait je crois, exercer ce seul pouvoir qu'elle avait encore sur moi : mes fils. Désapprouvant à la fois mes engagements politiques et professionnels comme la liberté de ma vie privée, elle devait pour avoir raison, prouver que j'étais une mauvaise mère. (2010 : 82)

Ad vitam æternam, pour Fortunée, Gisèle demeure une « *mahboula* » : folle et même une « hors la loi » : un comble pour une femme de loi ! Tout comme Gaby qui est bannie car scandaleuse. Centrée sur elle-même, Fritna ne tend jamais les mains à ses filles. De façon irrévocable et implacable, elle déclare à propos de la fugue de Gaby : « Un scandale comme ça, dans notre famille ! Je la maudis...Elle est morte pour moi ! hurlait ma mère transformée en pleureuse tunisienne, se griffant les joues et se tordant les mains. » (2010 :84) De son côté, Édouard manifeste sa colère et laisse éclater son chagrin en agressivité contre les fauteurs :

[...] Mon père avait sorti un revolver de la dernière guerre de je ne sais quelle cachette, jurait qu'il s'en allait à leur poursuite, « elle, la putain et lui, le salaud », et qu'il les abattrait tous les deux, foi d'Édouard ! Son suicide devait suivre, selon la loi du genre. (2010 : 84)

On se demande à quel point Édouard est sincère, puisqu'il voit sa fille en cachette de son épouse. Ne fait-il pas cette démonstration pour contenter Fritna, la tragédienne gréco-sépharade, pour qui, tout prend des proportions dépassant l'entendement ? N'a-t-il pas cédé au diktat de son épouse qui voulait saisir tous les exemplaires de *La cause des femmes*, car se sentant humiliée par le dévoilement de leur vie privée ? Il a même avoué à sa fille : « C'est ta mère, c'est elle qui veut que tu payes. » (2010 : 218). Le mot est lâché : il faut payer ses choix et ses libertés !

L'écrit, un palliatif à l'aphasie orale et au syndrome de Stockholm

Que faire face à tant de certitudes et de constance dans le jugement et le comportement ? Subir ou se défendre, en sachant que c'est « le pot de fer contre le pot de terre » ? En définitive, tout oppose les deux femmes. Elles sont aux antipodes l'une de l'autre. Face au désert affectif, l'enfant se construit dans l'affrontement et l'opposition. Au rejet, Gisèle oppose sa force de caractère et son intelligence, son insurrection et ses provocations matérialisées par une grève de la faim, des agacements et même une tentative de suicide : une façon dévoyée pour susciter l'intérêt :

Adolescente, j'affrontais ma mère presque tous les jours sur presque tous les sujets. [...] Car l'affronter, c'était vivre une relation avec elle, même douloureuse, elle m'était nécessaire pour

lui parler, tenter de la convaincre. De mes raisons? Non. Mais de mon existence et du besoin que j'avais d'elle. (2010 : 18)

A l'âge adulte, le pouvoir tyrannique de la mère se métamorphose en pressions insidieuses et perfides, comme nous l'avions dit à propos des relations avec les petits-enfants. Tout est sujet de mécontentement. Tout soulève critique et désapprobation : la carrière juridique, les choix politiques, la liberté de penser, de mouvement et d'action. Au racisme primaire de Fritna, Zeiza oppose une pensée altruiste et humaniste. Son soutien à l'indépendance algérienne heurte et choque Fritna qui n'a jamais admis que sa fille défende le FLN, sauve la tête de Djamila Boupacha et soutient les indépendantistes tunisiens. Sa haine des arabes est viscérale. C'est une « révisionniste » qui s'ignore. Derechef, elle se met dans le camp de la France libératrice, bâtisseuse et émancipatrice des hordes barbares ingrats, conducteurs de chameaux dont l'habitat est précaire et les manières rustres ! Elle s'attribue les supposées gloires de Madame la France, dixit Maïssa bey, en employant le pronom personnel « Nous ». Le « nous » des civilisés contre les barbares reste ambigu. Elle, comme sa communauté religieuse veulent en faire partie mais tous les différencie : l'origine, la culture, les traditions, les us et coutumes cependant, son racisme envers les arabo-berbères est si exacerbé et si endémique qu'en mouton de Panurge, elle répète ce qu'elle entend : Clichés et idées reçues :

De tous les poncifs racistes que la colonisation avait importés, ma mère n'en oubliait aucun.

Sales, menteurs, voleurs, paresseux, « ils seraient bien incapables de tenir un pays. Ces indigènes, s'ils avaient le pouvoir, que feraient-ils de nous ? (2010 :7) [...] Pourquoi se révoltent-ils ? Que veulent-ils, à la fin, ces arabes [...] on ne leur a tout de même pas demandé de partir ! (2010 : 71)

Et quand la fille explique que les arabes « sont chez eux », Fritna sort de ses gongs : « Je t'en prie Gisèle, arrête ! Ne dis pas de bêtises ! » Très en colère Fritna ! « Chez eux, les arabes ? Mais qu'est-ce que la Tunisie serait devenue sans tout ce que nous avons fait ? [...] les routes, les ponts, les hôpitaux... (2010 : 71)

Dans son réquisitoire contre les arabes, Fritna cite sans précision historique des pogroms contre les juifs en pays arabe mais s'abstient de rappeler que son fils chéri « *ould azizi* » échappe *in extremis* à la chambre à gaz dans un camp de concentration nazi. La collaboration française durant la grande guerre, les lois ségrégatives de Vichy passent sous silence. Fritna se trompe d'ennemis, persiste et signe. Par ailleurs, ses opinions politiques sont conformes à la propagande sioniste. Toute idée de paix est bannie de son langage, contrairement à sa fille. Son extrémisme s'arrange du délit de faciès: « Arafat ressemble à un bandit avec son turban et ses yeux de fourbe » répétait Fritna. [...] Toute dynamique de paix se heurtait à l'invariable : « Vous voulez la destruction d'Israël ! » (2010 : 91).

Nous l'avons compris, Fritna est une femme des extrêmes : obtuse, sans discernement, refusant le dialogue et le compromis. Elle ne prend pas la peine de répondre à la requête de sa fille, refuse de s'expliquer, instaurant ainsi, un dialogue de sourd. Quand l'une parle de manque d'amour, d'absence de sentiments, de gestes maternels, de câlins et de bisous, l'autre, en chargée de famille, évoque son rôle de mère, résiste et s'offusque, nie et revendique le sacrifice et l'équité entre les membres de sa famille. Elle met en avant ses devoirs de maîtresse de maison, les soins prodigués aux siens, surtout à elle enfant malade : « tu étais toujours malade. Avec la fièvre, tes draps étaient trempés, dans la nuit je me levais les changer... » Et, à chaque fois qu'elle est acculée, elle prétexte le malaise ou redouble d'agressivité menaçant de couper les ponts : « Ne viens plus, je préfère. [...] je suis très malade, tu sais » Elle avait osé. « Ne viens plus ! » elle me chassait sans aucune autre forme de procès. » (2010 : 142).

Si Fritna est têtue, sa fille l'est tout autant. A chacune ses obsessions voire ses névroses. Les traumatismes de l'enfance survivent en elle et toute ouverture est essai de compréhension : « Et jusqu'à sa mort je voulais savoir pourquoi. Comme si le non-amour avait une quelconque rationalité. » (2010 : 59). Néanmoins, en dépit des divergences, des rapports houleux et tragiques, des violences verbales proférées à son endroit, Gisèle crie son amour à Fritna :

Fritna, je l'aimais, et avançant dans l'adolescence, je voulais la défendre. L'expliquer aux autres comme à moi-même. Son désamour

m'avait déstabilisée, je dirais déracinée.
Décrochée brutalement d'un repère que mon
affectivité et mon intelligence continuaient
d'exiger. (2010 : 59).

Elle tente à maintes reprises d'excuser les dérives maternelles. En effet, quand elle met son racisme sous le compte des « poncifs importés par la colonisation », quand elle explique son « *harkisme* » par rapport au lieu et l'époque, n'est-ce pas une manière de l'excuser ou du moins lui trouver des circonstances atténuantes ? Elle déclare :

Mes études et mes lectures me donnèrent peu à peu quelques clés pour ébaucher sa défense. L'ignorance, la religion dans sa forme la plus aliénante, une éducation rigide d'où toute connaissance relationnelle, toute allusion à la sexualité, tout apprentissage de la responsabilité choisie et assumée étaient bannis. Le langage d'amour qui ne se parlait pas. (2010 : 59)

Lassée des conflits, la narratrice se surprend à fabriquer l'alibi de Fritna: «Pour en finir avec l'angoisse, avec le manque, avec la volonté morbide d'avoir des preuves, je me réfugie volontairement dans le déterminisme de l'éducation au silence, du secret des sentiments. J'ai construit l'alibi de Fritna. » (2010 :137) Gisèle maintient le lien avec sa mère, recherche son contact : prend de ses nouvelles, l'appelle de ses différents déplacements professionnels, l'abreuve de cadeaux que souvent elle refuse. Inlassablement, multiplie les gestes d'amour et les petites attentions et lui propose, dans son grand âge de s'installer définitivement chez-elle. Mais Fritna, égale à elle-même refuse et choisit d'être avec son fils. Par ailleurs, Gisèle, en attente

d'amour, surévalue tout geste tendre venant de sa mère. La scène des embrassades à l'hôpital est symptomatique :

Je m'approche, elle saisit ma main. « Ma fille, ma chérie, [...] voix douce, implorante presque. [...] pour l'heure, elle semble apaisée et ne lâche pas mes mains. Je sens quelque chose de totalement neuf m'envahir, sa tendresse, et la peur d'un enfant qui découvre les gestes d'amour. Submergée, je lui prends les mains et les lui embrasse doucement. Comme par mimétisme, elle prend aussitôt les miennes et les couvre de baisers. Je recommence, un peu interdite. Fritna aussi. Elle entoure mon visage de ses paumes et m'embrasse à petit coup rapides et saccadés, le nez, les joues. Et plus longuement les lèvres, « ma fille, ma chérie » ...Le manège dure une ou deux minutes, une éternité qu'il faut interrompre pour ne pas tout brouiller. (2010 : pp. 23-24)

Quel sens donner à cette « frénésie amoureuse » qui prend les deux femmes ? Vieille et malade, Fritna, cherche-t-elle le réconfort et toute présence humaine est la bienvenue, même venant de sa fille ? Baisse-t-elle la garde ? Se dévoile-t-elle enfin ? Fait-t-elle sa mue pour signifier à sa fille, de façon tacite mais gestes et paroles à l'appui, qu'elle se méprend sur ses sentiments à son égard ? L'explication se profile-t-elle au moment ultime du départ ? Ses gestes brusques, incontrôlés, répétés ne traduisent-ils pas une manière de rattraper le temps du désamour ? Fritna sentant sa fin prochaine, veut-elle résoudre l'énigme avant de tirer sa révérence ?

Pour Gisèle en revanche, réitérer le geste confirme la scène tant attendue. C'est une manière de prolonger le moment de tendresse, de complicité de dernier instant. Fritna s'humanise

enfin ! Il faut profiter *hic et nunc* battre le fer tant qu'il est chaud mais trouver la bonne manière pour avancer. Ces gestes d'amour ces paroles aimantes la déstabilisent. Néanmoins, cette scène insolite donne-t-elle le courage à la fille pour tenter un rapprochement physique et dénouer la parole interdite ? D'ailleurs, elle mesure la fragilité de l'instant et fait des gestes discrets : « j'embrasse ses mains doucement », dit-elle. Certes, cette ouverture donne des espoirs pour un dialogue fertile car les petits gestes tardifs de Fritna envers sa fille ne suffisent pas à apaiser sa blessure. Ils ne sont qu'un préambule à l'élucidation du mystère. Zeiza invasive et hésitante, s'enhardit et s'entête :

Je voudrai qu'elle parle. C'est plus fort que moi.
Je m'étais promis, pourtant de classer l'affaire.
Archiver le dossier « la mal-aimée ». [...] Je
voudrais et je ne voudrais pas. J'hésite. [...] Vais-
je commencer ma quête, celle commencée dès
l'enfance, une fois encore, ou la laisser partir
sans avoir ma réponse ? (2010 : 22-24)

Le « Ma mère ne m'a jamais aimée » revient en boomerang polluer l'atmosphère environnante à tout âge et se prolongera au-delà de la mort : « je tenterai de lui parler, sans doute de la questionner jusqu'à ma propre mort, au-delà de la sienne ? (2010 :77) Pourquoi se lancer dans une quête insoluble alors que sa vie est pleine ? Pourquoi, même quand on est septuagénaire, qu'on est une avocate patentée, qu'on fait une carrière internationale des plus enviée, qu'on est députée à l'assemblée nationale et féministe engagée qui triomphe au

procès historique de Bobigny⁴, qui pénalise le viol et œuvre pour la dignité des femmes afin de disposer d'elles-mêmes, le questionnement et l'incompréhension persistent, tout comme l'attachement ? Ne sont-ils pas la traduction de l'ampleur du saccage ou est-ce la piété filiale qui parle, tentant de minimiser les frasques de toute une vie ? Est-ce une manière aussi de se rassurer, se déculpabiliser et de se prouver qu'elle n'est responsable en rien ? Faut-il y lire un amour inconditionnel ou plus grave, serait-elle schizophrène ou frappée du syndrome de Stockholm ?

En effet, l'attachement et l'empathie posent question. Cependant pour Zeiza chercher l'aveu, tenter de comprendre les mobiles d'une telle attitude, c'est rassembler toutes les pièces du puzzle dans ses mains pour jouer sa partition et apaiser son être, mettre fin à cette quête qui parasite son psychisme depuis l'enfance et trouble son comportement d'adulte. Elle explique :

L'absence de connivence, de gestes, de repères, de mots d'amour avec sa mère aura privée de moyens, d'aptitude à la relation avec d'autres. Qui physiquement, plus que la mère, peut initier à la sensualité enfouie dans chaque enfant, à la force de la complicité, au bonheur de se croire unique pour l'autre ? Je veux savoir. Je veux comprendre les raisons de ce rejet. Peut-être

⁴ Le procès de Bobigny est le procès contre l'avortement qui s'est tenu en novembre 1972 à Bobigny. Avec la maestria d'un chef d'orchestre, Gisèle Halimi assura la défense des accusées: une mineure qui avorte suite à un viol, sa mère en tant que complice et trois autres adultes qui recoururent à l'avortement. Ce procès historique a eut une répercussion immense dans la vie des femmes. A l'acquittement et la dépénalisation, il faut ajouter la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse.

arriverai-je ainsi à minimiser les conséquences, à réécrire autrement mes années d'errance affective, de quête ininterrompue (2010 : 24)

La parole est donc réparatrice, salvatrice et cathartique. Savoir les raisons du rejet maternel permet d'une part de modifier sa trajectoire, réviser son point de vue et appréhender les faits avec moins de véhémence, les apprécier à leur juste valeur et de l'autre, cette révision facilite sa relation affective. En effet, l'auteure confesse que cet handicap de départ atrophie sa capacité à aimer et à se laisser aimer. Ayant manqué de modèle affectif féminin, en l'occurrence maternel, elle se manque, ne se comprend pas et ne se connaît pas. Ce désamour compromet sa vie de femme et complique son rapport aux hommes. Elle explique :

En définitive, cet amour sans réciprocité pour une mère très atypique m'aura privée de la connaissance de moi-même. Une femme me semble-t-il, ne parfait cette connaissance que par l'approche _émotionnelle, sensuelle _d'une autre femme. La mère est cette autre femme, modèle sublimé. [...] Elle est la femme que sera la fille. C'est par l'amour maternel que se construit le rapport au corps. (2010 : 202)

En féministe affirmée, Gisèle Halimi déclare qu'« une femme ne devient femme que par une femme! » (2010 : 197) Par cette affirmation, elle se situe dans la trajectoire de Simone de Beauvoir qui, dans son essai philosophique *Le Deuxième sexe* (1949) écrit: « On ne naît pas femme, on le devient. » Elle privilégie en cela l'acquis sur l'inné. Être femme est un apprentissage, une initiation solidaire, un accompagnement de

tous les instants. C'est le sésame sans lequel les portes de l'univers demeurent closes. La mère est toute désignée pour ce rôle. Cependant l'auteure parle de « mères de substitutions » que la personne se choisit quand la génitrice est défaillante :

[...] devenir une femme par l'intimité avec une autre femme. Une vie partagée intimement avec l'une d'entre-elles m'aurait peut-être apporté l'expérience qui m'a été refusée. Une expérience homosexuelle. Retour _ou premier voyage_ vers la sensualité initiatique de la mère. (2010 : 202).

Donc, toute femme est susceptible de jouer cette partition auprès d'une autre femme. Les deux grands-mères : la berbère et la juive auraient pu combler l'absence. Mais pour Gisèle, il n'en fut rien et Fritna est partie avec son secret bien gardé après avoir semé la désolation en sa fille. Cependant, les traumatismes qui impactent les relations mère/fille se vivent aussi entre mère/fils. Pour Hervé Basin, par exemple, cette relation polluante reste un traumatisme et un échec quand il dit dans *Vipère au poing* : « J'entre à peine dans la vie et, grâce à toi [ma mère] je ne crois plus à rien, ni à personne [...] Celui qui n'a pas cru en sa mère, celui-là n'entrera pas dans le royaume de la terre.» (2004 : 2).

Par ailleurs, Faut-il qu'une femme meurt pour qu'une autre s'exprime, parle et vive enfin ? Le tête-à-tête dans l'« amphithéâtre des morts » où Fritna garde un œil ouvert comme pour dire à sa fille: «vois-tu, je te regarde, de quoi te plains-tu?» n'annonce pas la fin du match. Une voix intérieure interroge encore et toujours. Le besoin de raconter cette tranche de vie, avec maints détails est à son comble : « parler, se taire ? Écrire,

c'est à la fois se taire et parler », dit l'auteure en citant Marguerite Duras. La litanie laisse donc place à un récit inédit, puisque par égard, jamais raconté du vivant de la mère. A présent, la donne change et « Le besoin de ce livre me tourmentait » précise l'auteure. Elle ajoute : « A *Fritna* morte, je ne dois que la vérité. » Cette formule qui clôt l'épilogue sonne comme un pacte de vérité qui accompagne le récit autobiographique, comme l'explique Philippe le Jeune. (1996) La violence du récit ou le récit de la violence exigent-ils cette précaution? Cette incursion dans le passé familial sans philtre est d'abord à l'endroit de *Fritna*. Pour Virginia Woolf, dans un tout autre contexte : « Lorsqu'une femme s'adresse à des femmes, c'est qu'elle doit avoir quelque chose de très désagréable en réserve. Les femmes sont sans pitié avec leurs semblables » (2012 : quatrième de couverture) mais, pour Gisèle Halimi, *Fritna* est une amorce du dialogue interdit, traduit en récit. Cherche-t-elle à «continuer» *Fritna* «pour lui parler au-delà de la mort» comme elle l'a fait pour son père Édouard, dans *Le lait de l'oranger?* (2001) c'est sans conteste, une adulte révoltée et vindicative qui n'admettra jamais l'injustice capitale faite à son enfance.

In fine, Le récit prend le contre-pied de l'épigraphe, extraite d'une poésie de Victor Hugo que l'auteure choisit de mettre en exergue du récit :

Oh ! L'amour d'une mère ! Amour que nul
n'oublie

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie

Table toujours servie au paternel foyer

Chacun a sa part, et tous l'ont tout entier

En effet, loin du poncif de la mère protectrice et aimante, le récit dresse un portrait rageur de la figure maternelle. Par certains endroits, la mère nous rappelle « Folcoche »⁵, parangon de méchanceté. En définitive, la violence de ses accusations, la lourdeur de ses humiliations, son rejet irrévocable et son non-regard qui anéantissent l'enfant, la poussant au suicide, ne l'instituent-ils pas Fritna en Folcoche maghrébine ?

La blessure narcissique de l'enfance se mue en révolte d'adulte. « Elle m'a tant fait souffrir, j'ai dû par moments, frôler la haine du désespoir. Désirer inconsciemment la voir disparaître pour que disparaisse le mal » (2010 : 188). Pourtant inlassablement, la fille guette un sourire et cherche le contact, prête à tout oublier mais se fait rabrouer avec rudesse, même à soixante-dix ans. Gisèle peut faire sienne l'aveu de Nancy Huston qui a connu l'abandon maternel : « Il y a toujours une petite fille qui hurle en moi ».⁶

L'injustice capitale faite à l'enfance ne trouve pas son dénouement dans le propos échangé. Les silences d'une vie

⁵ Folcoche est le personnage de la mère dans *Vipère au poing* d'Hervé Bazin. Ses enfants lui forgent ce surnom qui est la contraction de «Folle et Cochonne». Partout, ils gravent des VF rituels, signifiant: Vengeance à Folcoche.

⁶ Huston, Nancy. « Il y a toujours une petite fille qui hurle en moi », propos recueillis par Annick Cojean pour le journal *Le Monde*, 23 mai: 2021.

l'emprisonnent et la pérennisent. Ces silences connaissent une déflagration de la parole, à la disparition de la mère. C'est peut-être l'occasion de délivrer leur auteure de pesants souvenirs. La mort n'a-t-elle pas cette double vertu ? Celle qui libère le vivant et lui permet d'envisager sereinement une nouvelle vie et, dans un même élan, ne maintient-elle pas le trépassé toujours présent, puisque : « L'amour des vivants est le vrai tombeau des morts ? » (2010 : 219) comme l'affirme notre auteure.

Par ailleurs, la récurrence du questionnement, la constance de l'attachement à la figure maternelle malgré les avanies, les humiliations et les rejets interrogent. Pourquoi s'exposer au point de creuser des sillons dans la blessure narcissique ? C'est parce que probablement la névrose psychologique trouve son apaisement dans la parole déployée et sa dissolution dans la trace écrite. Tel un baume, les mots apaisent la douleur et pansent les plaies. C'est une reconnaissance du sévise dont toute victime a besoin pour se reconstruire psychologiquement. L'écriture de soi, à travers le récit d'une vie apparaît alors, comme le lieu de la reconstruction du sens. La voie littéraire prend en compte le passé pour dire le présent et tendre vers l'avenir.

En dehors de son histoire personnelle, pour Gisèle Halimi, et toutes les féministes occidentales et orientales, la question des relations familiales et particulièrement le rapport mère/fille constitue un enjeu majeur à travers lequel elles repensent

l'identité féminine, lui ouvrant la voie vers la libération et l'indépendance de toutes tutelles : matérielle et affective. Si Fritna était pauvre, aliénée, dominée tout en étant belle, fière et aussi honteuse ; Gisèle est affranchie, belle et intelligente, fière de ses origines maghrébine, dominante et humaniste néanmoins blessée, fragile et révoltée.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BAZIN, H. (2004) *Vipère au poing*, Paris : point.

BEAUVOIR, S. (1949) *Le deuxième sexe, Les faits et les mythes*. Paris : Gallimard.

BEN JELLOUN T. (1987) *La Nuit sacrée*, Paris : Seuil.

CLEMENT, M. L. (2008) « La figure de la mère » in, *Introduction, dans les relations familiales dans les littératures françaises et francophones des XXe et XXIe siècles*, Paris : L'Harmattan, pp.7-11.

DJEBAR, A. (2007) *Nulle part dans la maison de mon père*, Fayard.

FREUD, S. (2014) *Le Roman familial des névrosés : et autres textes*, Paris : Payot.

GREVEL R., BARTHELEMY C., DEMANGEAT M. (2006) *Le roman familial et son expression littéraire*, in *Imaginaire & inconscient*, n° 18, pp. 55-70.

GOGA, Y (2008) *Pères et mères dans la littérature contemporaine*, in *Acta fabula*, vol.9, n°10, Ouvrages collectifs, URL : <http://www.fabula.org/acta/document4644.php> page consultée le 26 juillet 2022

HALIMI, G (2010) *Fritna*, Paris : Pocket.

-- (2001) *Le lait de l'oranger*, Paris : Pocket.

-- *La cause des femmes*, Paris : Folio, 1992.

LE JEUNE, Ph. (1996) *Le Pacte autobiographique*, Paris : Seuil.

SEGARRA, M. (2010) « Les mères contre les femmes » in, *Nouvelles romancières francophones du Maghreb*, Paris : Karthala, pp. 91-102.

TILLION, G. (1982) *Le Harem et les cousins*, Paris : Poche.

WOOLF, V. (2012) *Une pièce bien à soi*, Paris: Rivages.